

“ L’éducation négative ” de Cleveland ”

Christophe Martin

► **To cite this version:**

Christophe Martin. “ L’éducation négative ” de Cleveland ”. Jean-Paul Sermain. Cleveland de Prévost, l’épopée du XVIIIe siècle, Desjonquères, pp.50-69, 2006, 2843210895. <hal-01760116>

HAL Id: hal-01760116

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01760116>

Submitted on 6 Apr 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« L'éducation négative » de Cleveland »

dans *Cleveland de Prévost, l'épopée du XVIII^e siècle*, éd. par J.-P. Sermain, Paris, Desjonquères, 2006, p. 50-69.

Dans une édition illustrée du *Philosophe anglais ou histoire de Monsieur Cleveland* de 1732 (Utrecht, Étienne Neaulme), la première gravure du roman, signée Ruyter, représente Cleveland sous les traits d'un petit enfant se tenant aux côtés de sa mère dans un cabinet de lecture où foisonnent les livres de toutes tailles. La plupart sont rangés sur les rayons d'une vaste bibliothèque mais d'autres sont éparpillés au sol un peu partout dans la pièce. Un fort volume posé sur un lutrin fait visiblement l'objet de toute l'attention de la mère, Élisabeth Cleveland, qui tient une plume à la main et semble faire des extraits de sa lecture, tout en commentant l'ouvrage à l'intention de son fils. Ce dernier a lui-même un plus petit volume entre les mains. La proximité de l'enfant à sa mère paraît étroite mais, en dépit de l'impression que peut donner un effet de perspective un peu rudimentaire, les deux figures ne se touchent pas. L'attitude de l'enfant semble, en revanche, clairement mimétique de celle de la mère. Élisabeth a tous les traits du « philosophe » : son attitude et son vêtement austère ne sont pas sans rappeler le célèbre « Philosophe en méditation » de Rembrandt (1632) et plus encore le « Philosophe au livre ouvert » de Salomon Koninck (ca 1645). L'enfant qui se tient à ses côtés est quasi nu, couvert à la taille d'un simple drapé à l'antique, ce qui peut renvoyer tout à la fois à l'extrême jeunesse de Cleveland à peine sorti « des ténèbres de l'enfance¹ », et à la représentation traditionnelle des grands philosophes de l'antiquité.

Dans le roman, néanmoins, Cleveland est censé avoir alors sept ou huit ans. Tout se passe comme si l'illustrateur avait voulu accentuer l'effet de contraste saisissant entre l'âge du héros et l'austérité d'un décor entièrement consacré à l'érudition et à la méditation. De quoi rendre cette image assez ambiguë : invite-t-elle à admirer l'exceptionnelle précocité du jeune Cleveland et la prouesse pédagogique de sa mère, ou à s'inquiéter au contraire d'une disconvenance manifeste, et des effets potentiels d'une aussi singulière éducation ? On relèvera, à cet égard, la présence étrange d'un petit serpent derrière la sphère posée à terre, dans le dos de l'enfant. Faut-il y voir, dans une perspective biblique, le symbole d'une *libido sciendi* oubliée de la parole divine, et le signe « d'une hybris suspecte² » chez Élisabeth Cleveland ?

Cette ambiguïté de l'image redouble en tout cas remarquablement celle du texte. On sait à quel point les premiers livres de *Cleveland* ont pu susciter de ce point de vue un malaise chez les lecteurs contemporains de Prévost. Alors que Cleveland narrateur fait l'éloge de sa propre éducation comme la manifestation la plus exemplaire de « la sagesse et de la vertu de [son] excellente mère » (p. 44), certains commentateurs n'ont pas

¹ Prévost, *Cleveland. Le Philosophe anglais ou histoire de Monsieur Cleveland, fils naturel de Cromwell*, éd. J. Sgard et Ph. Stewart, Paris, Desjonquères, 2003, p. 44. Toutes nos références renvoient à cette édition et seront désormais indiquées entre parenthèses.

² C'est l'hypothèse que formule Nathalie Ferrand dans *Livres vus, livres lus. Une traversée illustrée du roman des Lumières*, Oxford, Voltaire Foundation, SVEC (à paraître). Je remercie l'auteur de m'avoir permis de lire son ouvrage alors qu'il est encore sous presse. Ma gratitude va aussi à Marc Labussière qui a attiré mon attention sur cette gravure. Je tiens par ailleurs à rendre hommage à l'immense travail accompli par Yann Salaün (†) dans sa thèse, malheureusement inachevée : *Réception et influence de l'œuvre romanesque d'Antoine-François Prévost d'Exiles en France au cours du XVIII^e siècle*, dirigée par René Démoris (univ. de Paris III), dont la première partie comporte une analyse de « l'éducation hors du monde » dans *Cleveland*. Même si je n'en partage pas toujours les conclusions, la présente étude lui est redevable en bien des points. Celle-ci a également bénéficié, lors de sa présentation orale, des remarques et des suggestions de Jean-Paul Sermain, Antonia Zagamé et Marc Labussière. Qu'ils en soient chaleureusement remerciés.

manqué d'y relever d'étranges lacunes. Le journaliste de la *Bibliothèque Belgique* souligne ainsi le silence assourdissant de la voix narrative concernant l'absence de tout enseignement religieux dans le programme éducatif conçu par Élisabeth Cleveland :

La mère de Cleveland nous est représentée depuis sa retraite comme un modèle de vertu, l'éducation qu'elle donne à son fils comme un modèle d'éducation, et sa mort comme un passage assuré à un état de tranquillité et de bonheur. [...] N'est-il pas dangereux d'attribuer une mort tranquille à une personne, qui doit rendre à Dieu le terrible compte d'une négligence aussi capitale, et qui est responsable de tous ces troubles, ces inquiétudes, ce désespoir, que le défaut de religion a causé à son fils ?³

De fait, il faut attendre l'avertissement de 1738, au livre 8 du tome VI, pour trouver un commentaire sur ce « défaut » :

On a dû voir dans M. Cleveland un homme qui n'a point reçu pendant sa jeunesse d'autres principes de religion que les connaissances naturelles, qui pendant une grande partie de sa vie n'a point eu l'occasion d'en acquérir d'autres ; qui a cru devoir s'y borner, tant qu'elles ont suffi pour servir de règle à ses mœurs, et pour entretenir la paix dans son cœur, ce qu'il appelle le bonheur et la sagesse ; mais qui reconnaît enfin leur impuissance dans l'excès de ses infortunes, lorsqu'il sent qu'elles ne peuvent servir de remède à ses douleurs, et qui les abandonne par désespoir. (p. 609-610)

L'absence de toute éducation religieuse n'est d'ailleurs pas la seule lacune relevée par les lecteurs contemporains. L'abbé Desfontaines insiste quant à lui sur deux autres ignorances coupables du jeune Cleveland. D'abord celle du latin. Élisabeth Cleveland en dispense son fils, on le sait, considérant que le latin n'est utile « qu'aux critiques et aux maîtres d'école » (p. 45). Faisant fi du dispositif narratif propre au roman-mémoires, Desfontaines attribue ce jugement à Prévost lui-même : « l'auteur met cette pensée pitoyable dans la bouche d'une femme philosophe dont il vante la profonde sagesse et les hautes lumières. C'est-à-dire qu'il pense ainsi lui-même⁴ ». Desfontaines souligne ensuite ironiquement une autre ignorance de Cleveland, non moins inquiétante à ses yeux :

Cet enfant était déjà grand, et il avait appris plusieurs sciences, mais il ne connaissait encore que sa mère, il n'avait pas encore *l'idée de père*, et il n'avait jamais (dit-il) *entendu prononcer ce nom*⁵. Cet enfant n'était-il pas bien instruit, et bien savant ?

C'est sur les ambiguïtés de ces « méthodes singulières d'éducation⁶ » mises en pratique par Élisabeth Cleveland qu'on voudrait s'interroger ici, en considérant *Cleveland* non pas seulement comme un roman pédagogique⁷,

³ *Bibliothèque Belgique*, à Leyde, chez Jean Luzac, (1731-1732), tome II, p. 98-99.

⁴ Desfontaines, *Le Nouvelliste du Parnasse*, tome IV, p. 40.

⁵ « ... le nom de père que je n'avais jamais entendu prononcer » (p. 46).

⁶ *Cleveland*, p. 477.

⁷ Cette dimension « pédagogique » du roman a été étudiée par Robert Grandroute dans *Le Roman pédagogique de Fénelon à Rousseau*, Genève ; Paris, Slatkine, 1985, p. 428-453.

mais bien comme une fiction d'expérimentation pédagogique proposant la représentation d'une éducation fondée sur un isolement prolongé de l'enfant et une rupture avec les pratiques pédagogiques présentées comme usuelles. De fait, la dimension expérimentale de cette fiction pédagogique est assez évidente. L'isolement du jeune Cleveland, avant même l'épisode de l'ensevelissement dans la caverne, est fortement souligné : l'enfant est « retenu dans une solitude perpétuelle » (p. 45), ne voit que sa mère jusqu'à l'âge de sept ou huit ans, lorsque commence son éducation intellectuelle. La caverne ne fait qu'accroître cet isolement : jusqu'à la mort de sa mère et sa rencontre avec Milord Axminster, il ne lui est pas arrivé « dans toute [sa] vie de parler à une autre personne que [Mme Riding], si l'on excepte « James et une fille qui nous servait à Hammersmith » (p. 72).

En empruntant à Rousseau un concept élaboré dans l'*Émile*, on parlera ici d'« éducation négative » : éducation essentiellement préservatrice, dont le souci premier est d'empêcher que ne s'exerce sur l'enfant une influence extérieure jugée néfaste ou porteuse de corruption⁸. En dépit de son caractère légèrement anachronique, l'application de cette notion au roman de Prévost peut sembler d'autant moins illégitime que Rousseau, on le sait, a été fasciné par la lecture de *Cleveland*⁹, et surtout qu'il partage avec Élisabeth Cleveland la doctrine d'une droiture naturelle de l'homme qui est au principe même de la méthode « négative ». Une telle perspective incite à lire *Cleveland* comme la mise en fiction d'une « épreuve » au sens quasi marivaudien, c'est-à-dire expérimental, du terme, ainsi que Jean Sgard et René Démoris en particulier l'ont justement fait observer¹⁰. Car il ne suffit pas de constater que Prévost, à l'encontre des conventions romanesques, « présente exceptionnellement son héros dès l'enfance¹¹ ». La logique d'ensemble de la fiction suppose qu'un rôle déterminant est accordé à cette enfance dans l'économie générale du roman. Autrement dit, c'est une perspective généalogique qui est adoptée, assez proche au fond de celle qui sera mise en œuvre par Rousseau dans ses *Confessions*.

Ce point de vue doit être resitué. Que cette importance accordée aux origines biographiques de l'individu doive être resituée dans le contexte général d'une influence grandissante de l'empirisme lockien semble assez évident. Objectera-t-on que Prévost « n'a jamais aimé Locke, qui lui paraît cynique et de mauvaise foi¹² » ? A se reporter au passage du *Pour et contre* le plus explicite sur cette question, un jugement aussi péremptoire ne paraît pas s'imposer¹³. Prévost y réfute certes un argument d'un philosophe lockien qui entendait prouver le système de la « tabula rasa » à partir de l'exemple de l'indifférence d'un père pour son fils (moyen de nier le caractère naturel et universel du sentiment filial). Mais de ce que Prévost prenne parti pour l'existence de « sentiments naturels » ou innés en l'homme, on ne déduira pas nécessairement qu'il rejette les conceptions empiristes sur l'éducation, et le rôle déterminant que Locke lui attribue¹⁴. On voudrait au

⁸ « Fermez donc l'entrée du vice, et le cœur humain sera toujours bon. Sur ce principe, j'établis l'éducation négative comme la meilleure ou plutôt la seule bonne » (Rousseau, *Lettre à Christophe de Beaumont*, OC, t. IV, p. 945).

⁹ « La lecture des malheurs imaginaires de Cleveland, faite avec fureur et souvent interrompue, m'a fait faire, je crois, plus de mauvais sang que les miens » (Rousseau, *Les Confessions*, livre V, éd. A. Grosrichard, Paris, GF Flammarion, 2002, t. 1, p. 265).

¹⁰ « Prévost garde son personnage de toute influence extérieure jusqu'à l'âge de seize ans, pour ensuite l'observer au spectacle du monde » (J. Sgard, *Prévost romancier*, Paris, Corti, 1968, p. 199). « Cleveland se trouve dans les meilleures conditions possibles pour connaître le bonheur puisque contrairement à ce qui se passe pour l'homme en société, il a été formé avant l'âge des passions aux principes naturels. Son existence va être une mise à l'épreuve de ses principes » (René Démoris, *Le Roman à la première personne, du classicisme aux Lumières*, Genève, Droz, 2002 [Paris, Colin, 1975], p. 434).

¹¹ R. Grandroute, *op. cit.*, p. 429.

¹² J. Sgard, *op. cit.*, p. 199.

¹³ Voir Prévost, *Le Pour et contre* (n° 55), éd. Steve Larkin, Oxford, Voltaire Foundation, SVEC, 1993, t. 1, p. 597-599.

¹⁴ L'ouvrage de Locke *Some thoughts concerning education* (Londres, 1693) est traduit par Pierre Coste dès 1695.

contraire montrer ici qu'à certains égards, *Cleveland* peut être lu comme la mise en fiction de certaines thèses essentielles du traité de Locke sur l'éducation. Encore faut-il préciser que cette perspective lockienne n'exclut nullement la prise en compte d'une influence malebranchiste¹⁵. Car dans l'anthropologie de Malebranche aussi, même si c'est sur un tout autre mode, l'influence de la petite enfance sur la formation de l'individu est déterminante¹⁶. Mais on verra que le statut de la référence à Malebranche dans le roman est en réalité particulièrement complexe puisque son œuvre est manifestement l'une des sources d'inspiration essentielles de la mère du héros... On s'efforcera donc de cerner tout d'abord aussi précisément que possible les principes philosophiques sur lesquelles Élisabeth Cleveland fonde sa pratique pédagogique.

Courtisane sans scrupule, maîtresse de Charles Premier puis de Cromwell, Élisabeth Cleveland voit ses ambitions déçues. Mère coupable, elle se « renferme » alors dans « une vie sérieuse et appliquée », se consacrant entièrement à l'étude et à l'éducation de son fils. Ses lectures manifestent d'abord un goût pour l'histoire et pour les « ouvrages d'esprit » en général. Mais toutes les « sciences » sont, à ses yeux, subordonnées à la philosophie morale (« les autres sciences lui servaient comme de degrés pour arriver à ce but », p. 44). De ses lectures nombreuses et passionnées des philosophes anciens et modernes, Élisabeth Cleveland extrait la quintessence sous la forme d'un « livre d'or » :

Quelle est exactement la substance de ce compendium philosophique, voilà ce qui, assez curieusement, n'est jamais clairement indiqué par le narrateur. L'allusion au petit nombre de « principes clairs » peut certes faire songer à Descartes¹⁷. Mais outre que cette référence reste des plus vagues, l'on pourrait à bon droit nourrir quelque soupçon sur la cohérence d'un tel système dont on ne voit guère comment il pourrait concilier des éléments empruntés à *toutes* les doctrines philosophiques, celles-ci étant par définition contradictoires les unes avec les autres.

Selon Jean Sgard, ce « système » serait « un condensé d'Épictète, d'Épicure, de Sénèque et de Cicéron, adapté au tempérament anglais¹⁸ ». Difficile, à vrai dire, de percevoir une quelconque trace d'épicurisme dans l'enseignement d'Élisabeth Cleveland. Mais son système semble effectivement « tout imprégné de stoïcisme¹⁹ ». On y reconnaît d'abord aisément, en effet, l'idéal de maîtrise des passions et l'identification du bonheur à un état de calme intérieur d'une âme indifférente aux sollicitations importunes venues du dehors. Qu'on se rappelle en particulier le discours du jeune Cleveland au moment de « s'ensevelir » dans la caverne de Rumney Hole, dont le narrateur indique qu'il ne faisait que répéter ce qu'il avait entendu dire « mille fois » à sa mère :

Supposez des hommes sans passions sur la terre, vous aurez une société de personnes heureuses. À

¹⁵ On sait à quel point la lecture de Malebranche a laissé des traces profondes dans les romans de Prévost. Voir à ce sujet Jean Deprun, « Thèmes malebranchistes dans l'œuvre de Prévost », dans *L'Abbé Prévost. Actes du Colloque d'Aix-en-Provence* (décembre 1963), Editions Ophrys, 1965, p. 155-172 (repris dans *De Descartes au romantisme*, Paris, Vrin, 1987, p.71-88).

¹⁶ Les premières impressions de l'enfance laissent « quelques traces si fortes et si profondes qu'elles ne se peuvent effacer, de sorte qu'elles durent autant que la vie » (Malebranche, *De la recherche de la vérité*, Amsterdam, 1688, II, livre 2, chap. 8, p. 170).

¹⁷ Ainsi que le soulignent Philip Stewart et Jean Sgard dans la note 6 de la page 44.

¹⁸ J. Sgard, *op. cit.* p. 213.

¹⁹ *Ibid.* Voir aussi R. Grandroute, *op. cit.*, p. 430.

quoi tient-il donc que nous ne puissions l'être ici, nous qui n'y trouverons nul obstacle, et qui pourrions employer sans cesse les moyens simples et innocents que la nature nous offre pour le devenir ? (p. 68)

Mais c'est surtout le principe que Cleveland donne comme fondamental dans la philosophie maternelle qui a une coloration nettement stoïcienne : l'idée selon laquelle « les sentiments droits de la nature [...] se trouvent les mêmes dans tous les hommes, lorsqu'ils veulent les observer et les suivre » (p. 46). Que les premiers mouvements de la nature soient toujours innocents et « droits », c'est encore ce qu'Élisabeth Cleveland rappelle à son fils lors de leur installation dans la caverne²⁰. Tel est bien le fondement de « l'éducation négative » pratiquée par Élisabeth Cleveland avec son fils. Or, ce principe fondamental, que Cleveland rappelle à maintes reprises dans le roman²¹, et que Rousseau reprendra en particulier dans l'*Émile*²², a une origine clairement stoïcienne. JR : A Rappeler en note : voir Sénèque + citation Qu'il suffise de rappeler ici ces quelques lignes de Sénèque :

Car on se trompe si l'on croit que nos vices naissent avec nous : ils nous sont survenus, on nous les inculque. [...] La nature ne nous prédispose pour aucun vice : elle nous a engendrés purs et libres de souillures²³.

Au livre 6, Cleveland évoque à nouveau « l'ancien principe de philosophie de [sa] mère » (principe « cher et sacré à [sa] mémoire », et qui lui a presque toujours servi « de règle et de conduite »), en ayant recours pour le définir à une autre notion fondamentale de la pensée stoïcienne : « tous les mouvements de la nature sont droits, et appartiennent à l'ordre²⁴ » (p. 502). Mais si la notion d'ordre fait bien partie du vocabulaire stoïcien, la formulation de Cleveland a aussi des accents curieusement malebranchistes, ainsi que Jean Deprun l'a justement observé²⁵.

De fait, Malebranche apparaît bien comme la seconde influence majeure que laissent percevoir SUR les principes pédagogiques d'Élisabeth Cleveland. De toute évidence, la compatibilité de ces deux doctrines ne va pas de soi, le péché originel excluant chez Malebranche l'innocence "naturelle". puisqu'en vertu du dogme du péché originel, l'hypothèse d'une innocence naturelle est évidemment exclue chez Malebranche. Pour autant, l'idée d'une « éducation négative » essentiellement préservatrice de l'innocence de l'enfant n'est en réalité nullement étrangère à la pensée de Malebranche, pour qui « le principal devoir des parents est d'élever leurs

²⁰ Voir *Cleveland*, p. 69.

²¹ « J'étais persuadé, suivant les principes de la philosophie de ma mère, que les mouvements simples de la nature, quand elle n'a point été corrompue par l'habitude du vice, n'ont jamais rien de contraire à l'innocence » (p. 107) ; « Voyons, dis-je aussitôt, ayons recours à ma règle. S'il est vrai que tous mes sentiments naturels sont encore droits et bien ordonnés, celui-ci doit avoir une cause juste qu'il faut tâcher d'approfondir » (p. 110) ; etc.

²² « Posons pour maxime incontestable que les premiers mouvements de la nature sont toujours droits : il n'y a point de perversité originelle dans le cœur humain ; il ne s'y trouve pas un seul vice dont on ne puisse dire comment et par où il y est entré » (*Émile*, livre II, OC, t. IV, p. 322).

²³ Sénèque, *Lettres à Lucilius*, XCIV, 55.

²⁴ Nous soulignons.

²⁵ « L'idée que tous les mouvements de la nature sont droits est d'origine stoïcienne. Cleveland la formule dans un langage influencé par Malebranche » (*Œuvres de Prévost*, Grenoble, PUG, 1986, t. VIII, « Commentaires et notes », p. 145). Voir en particulier à ce propos les développements du *Traité de morale* : « il n'y a point d'autre vertu que l'amour de l'Ordre » (Malebranche, *Traité de morale*, éd. J.P. Osier, Paris, GF Flammarion, p. 69 et sv.).

enfants de manière qu'ils ne perdent point l'innocence et la sainteté » non pas bien entendu de leur nature mais « de leur Baptême²⁶ »... On voit à quel endroit, A cet endroit paradoxalement, stoïcisme et malebranchisme peuvent se combiner sinon avec une parfaite cohérence, du moins en vertu d'une préoccupation commune.

L'influence malebranchiste dans la pédagogie d'Élisabeth Cleveland se manifeste d'abord dans la sévère condamnation de l'apprentissage des langues, et en particulier du latin (dont Desfontaines fut si scandalisé) :

En général, elle était fort prévenue contre l'étude des langues. Elle les appelait la peste de la raison, et la ruine du jugement. Cette multitude de traces qui forment tant de mots barbares et étrangers dans le cerveau d'un enfant, y produit une confusion irréparable [...]. Ce n'est point la mémoire, ajoutait-elle, c'est le cœur et l'esprit qu'il faut cultiver à cet âge ; de là dépend tout l'édifice du bonheur et de la vertu. Elle se contenta de me faire apprendre ma langue naturelle dans la dernière exactitude (p. 45)

Il y a là plus, en réalité, qu'une simple limitation du rôle de la mémoire, dans une perspective cartésienne et antiscolastique. Nul hasard, en effet, si Élisabeth Cleveland emploie ici le mot de « traces²⁷ » et si elle juge qu'apprendre des langues étrangères serait vouloir « *se charger la tête d'un fardeau inutile* » (p. 45). Il s'agit de toute évidence d'un souvenir du *Traité de morale* de Malebranche :

Il faut prendre garde à ne *point charger la mémoire des enfants de mille faits peu utiles*, et qui ne sont propres qu'à troubler et qu'à agiter un esprit qui n'a encore que très peu de fermeté et d'étendue, et qui n'est déjà que trop troublé et trop ému par l'action des objets sensibles²⁸.

Il est vrai que Malebranche n'est pas davantage porté à encourager l'apprentissage de l'histoire que celui des langues, disciplines également reléguées (aux côtés de la géographie, de la grammaire etc.) parmi les « vaines sciences ». Mais le moins qu'on puisse dire est qu'il ne manifeste aucun enthousiasme pour l'apprentissage des langues anciennes et notamment du latin : « pauvres enfants ! on vous élève comme des citoyens de l'ancienne Rome, vous en avez le langage et les mœurs²⁹ ». Cette condamnation n'est certes pas aussi véhémement chez Malebranche que chez Élisabeth Cleveland : « il faut étudier les langues » dit-il. Mais c'est pour ajouter aussitôt qu'une telle étude ne peut être envisagée que « lorsqu'on est assez Philosophe, pour savoir ce que c'est qu'une langue ». Autrement dit, cet apprentissage doit être rigoureusement subordonné à celui des « sciences les plus nécessaires³⁰ ».

Plus malebranchiste encore est l'attention d'Élisabeth Cleveland. Mais là n'est pas l'aspect le plus malebranchiste de la pédagogie d'Élisabeth Cleveland. Bien plus significative, à cet égard, est son attention à éloigner des yeux de l'enfant tout objet sensible capable de le tenter³¹. Car pour « modérer les passions », il faut « éviter les objets qui les excitent³² ». Écarter l'enfant de tout objet sensible est même, pour Malebranche,

²⁶ *Traité de morale*, p. 299).

²⁷ Voir J. Deprun, art. cité, p. 166.

²⁸ *Traité de morale*, p. 301. Nous soulignons.

²⁹ *Ibid.*, p. 305.

³⁰ *Ibid.*, p. 304.

³¹ « Il faut qu'[un père ou une mère] veille sans cesse à ôter de devant les yeux [de leurs enfants] les objets capables de les tenter » (*ibid.*, p. 300).

³² *Ibid.*, p. 205-206.

la condition nécessaire et suffisante d'une éducation qui puisse permettre à celui-ci de s'adonner aux sciences les plus abstraites, quand les préjugés éducatifs l'en croient, à tort, foncièrement inapte :

Il est vrai que les enfants ne paraissent pas fort propres pour la méditation de la vérité, et pour les sciences abstraites et relevées : parce que les fibres de leur cerveau étant très délicates, elles sont très facilement agitées par les objets même les plus faibles ; et leur âme ayant nécessairement des sensations proportionnées à l'agitation de ces fibres, elle laisse là les pensées métaphysiques, et de pure intellection, pour s'appliquer uniquement à des sensations. Ainsi il semble que les enfants ne peuvent considérer avec assez d'attention les idées pures de la vérité, étant si souvent et si facilement distraits par les idées confuses des sens. [...]

Mais puisque la facilité, qu'ont les fibres du cerveau des enfants pour recevoir les impressions touchantes des objets sensibles, est la cause pour laquelle on les juge incapables des sciences abstraites, il est facile d'y remédier. Car il faut qu'on avoue, que si on tenait les enfants sans crainte, sans désirs, et sans espérances, si on ne leur faisait point souffrir de douleur ; si on les éloignait autant qu'il se peut de leurs petits plaisirs ; on pourrait leur apprendre, dès qu'ils sauraient parler, les choses les plus difficiles et les plus abstraites [...].³³

Usage du conditionnel, mise en évidence d'une « variable » déterminante, énoncé d'un résultat... On conçoit que ces quelques lignes puissent éveiller un désir de vérification expérimentale, et tout se passe comme si Élisabeth Cleveland semble y avoir trouvé ici l'inspiration de son programme pédagogique. Car cet éloignement de l'enfant de tout objet sensible susceptible de distraire son attention est, à l'évidence, l'un des principes clefs de sa méthode éducative : « elle m'avait retranché tous les amusements de l'enfance » souligne ainsi Cleveland (p. 44). Le résultat de cette expérimentation pédagogique est d'ailleurs parfaitement conforme aux prévisions de Malebranche :

La solitude perpétuelle dans laquelle j'étais retenu, me fit prendre l'habitude de penser et de réfléchir, dans un âge où l'on ignore encore de quelle nature on est, dans quelle classe d'animaux l'homme doit être rangé. (p. 45)

C'est encore cette néantisation de tous les objets sensibles dont Cleveland fait l'éloge, au moment de s'ensevelir dans la caverne de Rumney Hole :

L'obscurité même de notre demeure peut aider à la tranquillité de notre âme. Notre imagination n'aura rien de tumultueux à se représenter. Nous n'aurons point à craindre les mouvements involontaires qu'excite la présence des objets, puisque nous n'apercevons rien dans nos épaisses ténèbres, et nous saurons nous rendre assez maîtres de nous-mêmes pour ne pas former volontairement d'inutiles désirs³⁴. (p. 68)

³³ *De la recherche de la vérité*, livre II (éd. citée, p. 170-171).

³⁴ Cf. Malebranche : « pour diminuer la peine qu'on trouve dans la méditation, il faut éviter tout ce qui partage inutilement la capacité de l'esprit : et comme rien ne le partage davantage que ce qui le touche, que ce qui le frappe, que ce qui l'agite, il est visible qu'on doit éviter avec soin tous les objets qui flattent les sens et qui réveillent les passions » (*Traité de morale*, p. 107). Aurélio

Tel est surtout ce dont se félicite Élisabeth Cleveland se félicite en effet , très fière d'avoir soigneusement tenu le cœur de son fils à l'abri des passions et son cerveau à l'écart de tout objet sensible de manière à ne lui faire recevoir que des « traces » extrêmement faibles :

Vous êtes jeune, vous avez été élevé dans le repos d'une profonde solitude ; votre cœur n'a jamais senti de violente passion, et votre cerveau n'a jamais reçu de traces qui aient pu faire une impression trop forte sur votre âme. (p. 69)

Là est le point d'articulation entre malebranchisme et stoïcisme puisqu'elle enchaîne :

Ainsi les principes de l'innocence naturelle subsistant encore chez vous dans leur intégrité, tous vos désirs sont droits, et vous ne sentez rien dans vous-même qui s'oppose à leur exécution.

Que le roman de Prévost peut donc puisse se lire avant tout comme une « épreuve » se conçoit dès lors assez clairement. Cleveland est censé être placé dans les meilleures conditions possibles pour connaître un bonheur sans mélange et accéder à une parfaite maîtrise de soi. C'est exactement, d'ailleurs, ce que lui dit sa mère, peu avant de mourir, comme si Prévost s'était attaché à ce que son lecteur ne puisse ignorer cet enjeu de son récit :

Si le bonheur et la paix étaient difficiles à acquérir à un cœur comme le vôtre, ce serait alors qu'il faudrait les regarder comme des êtres chimériques et des impossibilités. (p. 69)

Or, comme l'indique assez le célèbre incipit du troisième livre³⁵, le récit de Cleveland ne sera guère, on le sait, qu'une longue litanie des infortunes diverses du héros. Faut-il alors considérer que les malheurs de ce dernier viennent de son incapacité à « s'en tenir à cet abrégé de la littérature universelle qui lui est donné d'entrée de jeu, tel un mode d'emploi pour une vie philosophique » ? Le « livre d'or » d'Élisabeth Cleveland serait-il « venu trop tôt³⁶ » ? On fera plutôt l'hypothèse ici que le roman de Prévost propose une mise à l'épreuve de l'éducation hors du monde, radicalement anti-lockienne, d'un enfant tenu soigneusement à l'écart de tout « objet sensible », pour mieux en faire apparaître les conséquences désastreuses. Non qu'il s'agisse de critiquer la philosophie malebranchiste comme telle, mais plutôt d'en interroger certains aspects à partir d'une application à vrai dire aberrante puisque les préceptes éducatifs de Malebranche se trouvent ici délestés de tout horizon religieux.

De fait, le système éducatif mis au point par la mère de Cleveland ne résistera « ni à l'épreuve de l'ennui, ni à celle de l'amour, ni à celle de l'ambition³⁷ ». Prévost attribue, en effet, à Cleveland une évaluation

Principato a fort bien perçu que « Rumney-Hole n'est pas la caverne de Platon, mais un lieu inspiré par Malebranche, où l'obscurité met un frein aux sens et à l'imagination » (« La caverne de Cleveland », *CAIEF*, n°46, 1994, p. 304).

³⁵ « J'entre dans la mer immense de mes infortunes » (p. 155).

³⁶ Nathalie Ferrand, *Livre et lecture dans les romans français du XVIIIe siècle*, Paris, PUF, 2002, p. 240-241.

³⁷ Jean-Paul Sermain, *Rhétorique et roman au dix-huitième siècle. L'exemple de Prévost et de Marivaux (1728-1742)*, Oxford, Voltaire Foundation, coll. VIF, 2000 [1985], p. 107.

critique de certains aspects de sa propre éducation dès le premier livre. Aussitôt après la mort de sa mère, Cleveland découvre ainsi qu'il n'est point fait pour vivre seul :

Non, non, m'écriai-je, je ne suis point un monstre qui déteste les créatures de mon espèce. J'aime les hommes. Je suis sensible comme eux aux douceurs de la société [...]. Je m'entretins de ces pensées pendant plusieurs jours, et je ne tardai point à m'apercevoir que je n'étais point né absolument pour vivre seul. (p. 73)

Se trouve d'emblée réfuté l'un des principes essentiels de la philosophie maternelle, dont Cleveland continue de penser néanmoins qu'elle doit lui servir de règle et de conduite.

La rencontre avec Milord Axminster conduit Cleveland à prendre conscience d'autres défaillances de son éducation, en particulier son manque de « politesse » et la rusticité de ses manières :

Je n'ai pas moins de peine à comprendre comment il était arrivé que ma mère qui avait été élevée à la Cour, et à laquelle il ne manquait sans doute aucune des qualités qui rendent une femme aimable, puisqu'elle avait mérité la tendresse d'un grand roi, eût pu négliger jusqu'à un tel point cette partie importante de mon éducation. (p. 102)

Cette Incompréhension remarquable puisqu'elle manifeste surtout l'incapacité du narrateur à remettre en cause le principe même de « l'éducation négative », fondement du projet pédagogique de la mère.

La rencontre de Cleveland avec Fanny permet ensuite au roman de Prévost de croiser un thème alors en vogue : la découverte de l'amour par une âme inexpérimentée³⁸. Mais « la surprise de l'amour » éprouvée par Cleveland (p. 107) donne lieu à un discours dont le moins qu'on puisse dire est qu'il n'a pas les charmes du langage délicieusement ingénu d'Arlequin ou de Silvia dans la première comédie de Marivaux, manifestant au contraire l'incroyable raideur d'un esprit uniquement formé aux réflexions abstraites et au raisonnement analytique. Loin d'avoir préservé l'innocence des « mouvements simples de la nature » (p. 107), l'éducation reçue par Cleveland semble n'avoir abouti qu'à une regrettable dénaturation et à une frustration affective qui le conduit tout à la fois à accueillir ses premiers émois avec une inquiétante « avidité » (p. 108) et à ne pouvoir appréhender le phénomène amoureux et l'émergence de son désir que par des raisonnements philosophiques fort embarrassés.

Mais c'est seulement à la sortie de la caverne que celui qui se présente comme une sorte d'enfant de la nature³⁹ peut mesurer son inadaptation complète au monde tel qu'il est. Alors que, selon un autre topos de cette première moitié du XVIIIe siècle, l'innocence préservée de Cleveland pourrait être le moyen de révéler la perversion d'un monde devenu antinaturel, Prévost tire de l'ingénuité de son héros des effets certes plaisants, mais au fond fort ambigus puisqu'il se refuse visiblement à en exploiter le potentiel satirique. L'atteste en particulier l'épisode du bijoutier de Rouen, qui fait écho à une scène célèbre de *l'Arlequin sauvage*

³⁸ Outre *Arlequin poli par l'amour* de Marivaux, on songera à une autre comédie également jouée en 1720 : *Les Amants ignorants* d'Autreau.

³⁹ « Je suis un véritable enfant de la terre » (p. 75).

de Deslisle de la Drevetière⁴⁰ : alors que l'ingénuité du sauvage de Deslisle supposait un effet comique à double détente, prenant d'abord pour cible la naïveté plaisante du personnage avant de s'exercer, sur un mode satirique, à l'encontre des usages fallacieux de l'économie marchande, seules la naïveté - pour ne pas dire la niaiserie - de Cleveland et son inadaptation presque pathétique au monde sont mises en lumière par une voix narrative apparemment inapte à prendre à son compte la perspective satirique que pourrait comporter l'épisode.

C'est uniquement, en effet, dans les explications de Milord Axminster que l'on trouve trace d'une dénonciation de cette perversion sociale :

Votre ignorance [...] est moins honteuse pour vous que pour ceux qui peuvent vous tromper, parce que vous ne vous défiez pas d'eux, et que vous n'avez pas encore eu l'occasion de les connaître. C'est le malheur et la honte des hommes, ajouta-t-il avec beaucoup de sagesse, qu'on ait besoin d'une autre étude que celle de la vertu, et d'autres principes que ceux de l'innocence, pour savoir vivre et se conduire avec eux. (p. 124)

Cette nécessité d'acquérir au plus vite une « science » du monde implique à l'évidence une complète dévaluation du système éducatif de la mère de Cleveland. Car cette science nécessaire, ajoute M. Axminster, « consiste justement à distinguer les dehors qui sont souvent trompeurs, ou à se tenir du moins dans une défiance raisonnable à l'égard de ceux dont on n'a pas eu le temps de démêler les intentions ». On n'est pas très loin ici du parcours d'apprentissage caractéristique du roman picaresque⁴¹. Mais on est surtout au plus près des recommandations pédagogiques de John Locke dans ses *Pensées sur l'éducation*. La principale vertu du bon gouverneur, selon Locke, est, en effet, de « bien connaître l'intérieur du monde ; les pratiques, les humeurs, les folies, les fourberies, et en un mot les défauts du siècle où il vit, et particulièrement du pays où il habite. Il faudrait qu'il sût bien faire remarquer tout cela à son élève autant qu'il l'en jugerait capable ; lui apprendre à bien connaître les gens et leurs manières ; à lever le masque duquel les couvrent leurs diverses professions et les divers prétextes dont ils se servent pour déguiser leurs actions ; et faire en sorte qu'ils découvrent ce qui est caché dans le fond sous ces fausses apparences ; afin que comme il arrive aux jeunes gens qui n'ont point d'expérience, et faute d'avertissement, ils ne prennent une chose pour une autre⁴² ».

Un peu plus loin, Locke poursuit cette critique radicale du principe de « l'éducation négative » en des termes qui désignent clairement le défaut fondamental du système pédagogique d'Élisabeth Cleveland :

L'unique rempart contre le monde, c'est d'en avoir une parfaite connaissance, à laquelle il faudrait conduire un jeune homme de qualité par degrés et selon sa portée ; et le plus tôt est le meilleur, pourvu qu'il soit entre les mains d'un homme habile et assuré qui lui serve de guide. Il faudrait pour cet effet ouvrir tout doucement la scène, lui faire faire pas à pas son entrée dans le théâtre, lui bien faire voir les grands dangers qui le menacent de la part des gens de diverses conditions, de diverse

⁴⁰ Voir *Cleveland*, p. 122-123 et *Arlequin sauvage*, Acte I, scène 6. La comédie de Deslisle de la Drevetière fut jouée pour la première fois en 1721.

⁴¹ Comme le soulignent J. Sgard et Ph. Stewart (p. 1087), la scène du bijoutier de Rouen fait évidemment songer aussi au début du *Gil Blas* de Lesage.

⁴² Locke, *De l'éducation des enfants* (trad. Pierre Coste), Amsterdam, 1695, p. 194.

humeur, et qui ont de différents desseins. [La plupart des jeunes gens] entrent dans le monde tout neufs et sans aucune adresse⁴³.

En regrettant que les enfants soient d'ordinaire « nourris dans une profonde ignorance de ce qu'est le monde dans la vérité », Locke en vient même à évoquer un modèle éducatif qui lui sert de repoussoir, et dont l'éducation en vase clos conçue par Élisabeth Cleveland semble une parfaite illustration :

Il faut encore remarquer qu'il n'est pas possible [...] de préserver du vice un jeune homme de qualité en empêchant qu'il n'en ait aucune connaissance ; à moins de le vouloir toute sa vie séquestrer et tenir comme en mue dans un cabinet, sans jamais lui laisser fréquenter aucune compagnie. Plus longtemps on le tiendra ainsi les yeux bandés, moins il verra clair lorsqu'il sortira au grand jour, et plus il sera exposé en proie à soi-même et aux autres⁴⁴.

N'est-ce pas très exactement de cet « aveuglement » dont est frappé celui de Cleveland lorsqu'il sort de sa caverne, et plus généralement, à vrai dire, dans l'ensemble du texte ? Car la force du roman de Prévost est de n'avoir attribué à son narrateur qu'une conscience très partielle des effets négatifs de l'éducation reçue, son aveuglement même en devenant précisément la manifestation la plus probante et sans doute la plus inquiétante.

Le roman est certes jalonné de scènes conduisant le narrateur à mettre en doute l'excellence des principes pédagogiques et philosophiques de sa mère. Le moment le plus savoureux, à cet égard, se trouve assurément au début du sixième livre, lorsque Cleveland expose ses délibérations sur la manière la plus souhaitable de pourvoir à son tour à l'éducation de ses enfants. Après avoir formulé le désir d'être parfaitement fidèle à l'héritage maternel (« pour la méthode, j'aurais souhaité qu'il m'eût été possible de la régler moi-même, et de faire pour eux ce que ma mère avait fait pour moi », p. 477), Cleveland en vient très vite à écarteler très vite cette idée sans ménagement :

J'avais appris par mon propre exemple que les méthodes singulières d'éducation, quelques sages qu'on les suppose, ne produisent pas toujours un effet avantageux. Nous sommes faits pour la société : la droite raison veut donc que les premières leçons qu'on nous donne répondent à cette destination naturelle. Il me semble que c'est en écarteler un enfant, que de le retenir dans la solitude, et de l'empêcher de prendre dès ses premières années les connaissances dont il doit faire un perpétuel usage pendant le cours de sa vie.

La solution adoptée est dès lors diamétralement et plaisamment opposée au vœu initial :

Ainsi je conclusais que la méthode la plus utile que je pusse choisir pour l'éducation de mes enfants, était de les faire entrer dans le train commun, en les mettant dans une école publique (p. 478)

⁴³ *Ibid.*, p. 205.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 199. La « mue » est « le lieu obscur et serré où on enferme les oiseaux pour les mettre en *muë*. On met des chappons, des oisons en *muë* pour les engraisser. On met les faucons pendant leur *muë* dans des cages ou chambrettes qu'on appelle des *muës*. [...] Se dit figurément des lieux de retraite, soit volontaire, soit forcée. On dit qu'un homme en prison est en *muë*, que celui qui s'est mis en retraite, ou dans les remèdes, est en *muë* » (Furetière).

Reviement d'autant plus remarquable que qu'il manifeste à quel point Cleveland, au moment même où il critique le plus vigoureusement le principe de l'isolement pédagogique, reste incapable de remettre en cause les catégories fondamentales de la philosophie maternelle, et en particulier le postulat de la droiture naturelle.

Le conflit psychique est bien plus dramatique lors de la tentation du suicide et de l'infanticide. La « crise de Saumur » débouche en effet non seulement sur le désir de brûler ses livres de philosophie « aimés jusqu'alors avec idolâtrie⁴⁵ » (p. 495), mais sur le sentiment d'une insurmontable contradiction liée à « l'ancien principe de philosophie de [sa] mère, que tous les mouvements de la nature sont droits, et appartiennent à l'ordre » (p. 502), et qui conduit à formuler nettement « l'hypothèse d'une nature mauvaise⁴⁶ » :

Il n'y avait point de milieu entre ces deux alternatives : il fallait reconnaître nécessairement, ou que ma raison m'avait trompé, en me faisant prendre un parti qui blessait la nature ; ou que les inspirations de la nature étaient injustes, et contraires à l'ordre, si elles l'étaient à la raison, qui est elle-même l'exemple et la règle de l'ordre. (p. 502)

C'est la doctrine même de la droiture naturelle qui se trouve ici violemment contestée. Mais la mise en question théorique tourne court, et Cleveland continue par la suite d'affirmer sa foi en ce principe maternel fondamental.

L'incapacité du narrateur à renoncer alors à ce principe, alors même que sa confiance en celui-ci paraît fortement ébranlée, se manifeste en réalité dès le premier livre par des tours rhétoriques tels que l'autocorrection ou la dubitation. Semblant s'en remettre au jugement de son lecteur, le narrateur laisse à plusieurs reprises planer un doute sur la valeur réelle qu'il convient d'accorder au principe de la droiture naturelle. C'est ainsi que la précocité remarquable de Cleveland est d'abord attribuée à ses « heureuses dispositions », avant d'être imputée à « l'assiduité des soins et la répétition continuelle des maximes » de sa mère (p. 44). Un peu plus loin, la dubitation est plus éloquente encore puisqu'elle porte sur l'origine même de la force persuasive des « maximes » philosophiques de la mère :

Soit qu'elle n'eût suivi que les sentiments droits de la nature, qui se trouvent les mêmes dans tous les hommes, lorsqu'ils veulent les observer et les suivre, soit que l'habitude de vivre avec elle, et de recevoir incessamment ses leçons, m'eût accoutumé à penser comme elle, je sentais la vérité de ses maximes, et je trouvais au fond de mon cœur tous ces mêmes sentiments qui étaient sortis du sien et qu'elle avait mis en ordre sur le papier (p. 45-46).

Indécision nullement indifférente, qui est le moyen semble clairement le moyen que le roman se donne pour mettre en lumière l'ambiguïté fondamentale de la relation pédagogique entre Cleveland et sa mère. La parfaite conformité de leurs sentiments semble moins renvoyer, en effet, à l'universalité supposée des mouvements premiers de la nature qu'aux dérives pygmalionnesques d'une entreprise pédagogique des plus singulières

⁴⁵ Comme l'a souligné Erik Leborgne, « ce vœu de destruction des ouvrages philosophiques » semble clairement « un moyen de traduire la haine de la mère » (« Folie et pulsion de mort dans les romans de Prévost : le cas de *Cleveland* et des *Campagnes philosophiques* », dans *Folies romanesques au siècle des Lumières*, éd. R. Démoris et H. Lafon, Paris, Desjonquères, 1998, p. 127).

⁴⁶ R. Démoris, *op. cit.*, p. 437.

(quoique sans doute fort exemplaire aussi⁴⁷...).

« J'étais continuellement sous ses yeux » indique le narrateur (p. 44). L'expression en dit long sur le caractère exclusif et passionnel de la relation pédagogique et sur la surveillance jalouse à laquelle l'enfant est soumis⁴⁸. Faut-il rappeler qu'avant le récit que sa mère lui fait de l'accession de Cromwell sur le trône, Cleveland n'a jamais entendu prononcer « le nom de père » (p. 46) ? Ce n'est pas sans raison que Desfontaines a pu s'étonner d'une ignorance aussi longtemps prolongée⁴⁹. Le contenu philosophique de l'éducation délivrée par Élisabeth Cleveland n'est pas seul en cause, on le voit, Prévost semblant indiquer que la relation pédagogique ne saurait être réduite à la transmission d'un savoir mais qu'elle doit être conçue comme un processus infiniment plus complexe, sur lequel plane la menace de la répétition et de la névrose.

« J'étais continuellement sous ses yeux » indique le narrateur (p. 44). L'expression en dit long sur le caractère exclusif et passionnel de la relation pédagogique et sur la surveillance jalouse à laquelle l'enfant est soumis⁵⁰. Desfontaines s'étonne avec raison qu'avant le récit de l'accession de Cromwell au trône, Cleveland n'ait jamais entendu prononcer « le nom de père ». Étrange omission dans cette transmission du savoir que celle d'un fait et d'un concept, qui engage l'identité sexuelle de la mère et son rapport au désir, qui compromettent évidemment son intention de faire de son fils son semblable. Il ne s'agit plus ici seulement de philosophie morale.

De fait, les termes d'*imitation* et d'*inspiration* reviennent constamment pour qualifier la démarche pédagogique manière dont s'exerce l'éducation d'Élisabeth et le phénomène d'imprégnation subi par l'enfant. « Je n'avais guère plus de sept ou huit ans, lorsqu'elle commença à m'*inspirer* le goût de ce qu'elle aimait si chèrement⁵¹ » (p. 44) ; « L'occupation de mes premières années fut [...] une simple *imitation* des études de ma mère. J'appris les éléments des sciences comme elle, et dans les mêmes vues » note Cleveland (p. 45). Or ces termes ne sont pas sans écho dans la philosophie malebranchiste. À propos de l'influence exercée par les mères sur les enfants en bas âge, Malebranche estime, en effet, qu'« il y a certainement dans notre cerveau des ressorts qui nous portent naturellement à l'imitation [...]. Les esprits animaux se portent naturellement dans les parties de notre corps pour faire les mêmes actions et les mêmes mouvements que nous voyons faire aux autres⁵² ». Dans une perspective malebranchiste, l'isolement de Cleveland avec sa mère ne peut que conduire à une relation en miroir et à la multiplication de phénomènes d'imitations et de réduplications. C'est bien, semble-t-il, ce que le texte de Prévost s'emploie à mettre en lumière, non sans une évidente ironie lorsque

⁴⁷ François Perrier évoque à ce propos « la glaise narcissique des Pygmalions parentaux » (« L'érotomanie », dans *Le Désir et la perversion*, Paris, Seuil, 1967, p. 147).

⁴⁸ Ce phénomène paraît avoir beaucoup préoccupé les romanciers de la première moitié du XVIII^e siècle. Crébillon semble ainsi faire écho à Prévost dans *Les Égarements du cœur et de l'esprit* : comme la mère de Cleveland, celle de Meilcour se charge seule de l'éducation de son fils (« sa tendresse pour moi ne lui fit envisager d'autres plaisirs que celui de m'élever », éd. J. Dagen, Paris, GF Flammarion, 1985, p. 69). C'était déjà le cas de la mère de Clorante dans *Les Effets surprenants de la sympathie* de Marivaux, en 1713 : « elle ne borna pas à d'inutiles caresses son attention pour ce fils. Quand il fut dans un âge un peu plus avancé, elle ne s'occupa plus que de son éducation » (*Œuvres de jeunesse*, éd. F. Deloffre, Paris, Gallimard, 1972, p. 13).

⁴⁹ Voir *supra*.

⁵⁰ Ce phénomène paraît avoir beaucoup préoccupé les romanciers de la première moitié du XVIII^e siècle. Crébillon semble ainsi faire écho à Prévost dans *Les Égarements du cœur et de l'esprit* : comme la mère de Cleveland, celle de Meilcour se charge seule de l'éducation de son fils (« sa tendresse pour moi ne lui fit envisager d'autres plaisirs que celui de m'élever », éd. J. Dagen, Paris, GF Flammarion, 1985, p. 69). C'était déjà le cas de la mère de Clorante dans *Les Effets surprenants de la sympathie* de Marivaux, en 1713 : « elle ne borna pas à d'inutiles caresses son attention pour ce fils. Quand il fut dans un âge un peu plus avancé, elle ne s'occupa plus que de son éducation » (*Œuvres de jeunesse*, éd. F. Deloffre, Paris, Gallimard, 1972, p. 13).

⁵¹ Élisabeth parle plus loin du « soin [qu'elle a] pris de [lui] *inspirer* de bonne heure les plus saines idées de la vertu » (p. 69).

⁵² *De la recherche de la vérité*, II, I, chap. 8.

Cleveland entreprend de consoler sa mère et de lui faire valoir les bénéfices qu'ils trouveront à vivre enfermés dans la caverne de Rumney-Hole :

Ma mère parut écouter [mon] discours avec plaisir. Elle me répondit qu'elle sentait une vive joie de me voir entrer ainsi dans ses idées, et répondre si fidèlement à ses espérances.

Et pour cause, puisque c'est bien sa propre voix qu'Élisabeth a le plaisir d'entendre restituée par son fils avec une très haute fidélité : « je n'avais fait que répéter effectivement ce que je lui avais entendu dire mille fois à Hammersmith » (p. 69). Dès lors, l'enthousiasme de sa mère à découvrir qu'elle « pense comme [son fils] » peut sembler quasi burlesque. Tout se passe même, en réalité, comme si la caverne avait été pour Prévost le moyen de prolonger expérimentalement la situation d'indistinction originelle et de fusion complète décrite par Malebranche à propos de l'enfant dans le ventre de la mère :

Quoique leur âme soit séparée de celle de leur mère, leur corps n'étant point détaché du sien, on doit penser qu'ils ont les mêmes sentiments et les mêmes passions, en un mot toutes les mêmes pensées⁵³.

Par delà le projet vertueux de donner à son fils l'éducation censée être la plus propice à lui offrir le bonheur et la sagesse, le système pédagogique conçu par Élisabeth Cleveland semble donc clairement relever d'un désir de jouir narcissiquement d'un prolongement spéculaire de soi. Pygmalionisme caractérisé, comme l'indiquent de manière assez insistante les premières pages du roman :

Je ne fus pas plus tôt sorti des ténèbres de l'enfance qu'elle entreprit de me *former* elle-même l'esprit et les mœurs, sans avoir recours aux leçons des maîtres ordinaires. [...]

Je n'avais vu qu'elle jusqu'alors, car, dans le dessein où elle était de me donner, pour ainsi dire, un cœur et un esprit *de sa façon*, elle m'avait retranché tous les amusements de l'enfance (p. 44).

L'éducation de Cleveland (et en particulier son apprentissage de la lecture) peut ainsi être décrite comme « une seconde gestation », ainsi que Nathalie Ferrand l'a souligné : « Élisabeth passe de l'enfantement biologique au façonnement intellectuel et moral de son fils⁵⁴ ». De fait, la visée pygmalionesque de cette relation pédagogique est patente, de même que ses fondements libidinaux puisque le mythe de Pygmalion est clairement interprété, au dix-huitième siècle, comme une figuration symbolique du désir incestueux⁵⁵. Il serait insuffisant toutefois de s'en tenir à la composante narcissique de cette pulsion incestueuse. Si Élisabeth crée Cleveland à son image, c'est pour que celui-ci lui renvoie en retour l'image de sa toute puissance et de sa parfaite maîtrise. Les premières pages du roman semblent d'ailleurs indiquer assez clairement une sorte de déplacement libidinal chez cette courtisane aux ambitions déçues : après le renoncement politique, c'est bien

⁵³ *Ibid.*

⁵⁴ N. Ferrand, *op. cit.*, p. 75. On retrouve la métaphore du « façonnement » dans *De l'éducation des enfants* de Locke (§ 32) : « il faut mettre un grand soin à former l'esprit des enfants et à lui donner de bonne heure *cette première façon* qui doit influencer sur le reste de la vie » (« *great care is to be had of the forming children's minds, and giving them that seasoning early, which shall influence their lives always after* »).

⁵⁵ Dans *Eugénie de Franval*, le père de l'héroïne éponyme avoue en ces termes l'inceste qui le lie à sa fille : « La folie de Pygmalion ne m'étonne plus » (Sade, *Les Crimes de l'amour*, éd. M. Delon, Paris, Gallimard, 1987, p. 315).

encore en elle la *libido dominandi* qui trouve à se satisfaire en cette entreprise pédagogique⁵⁶.

Pulsion d'emprise d'autant plus inquiétante, au reste, que la relation fusionnelle qu'instaure Élisabeth Cleveland avec son fils s'exerce sans la moindre trace d'affectivité et avec une froideur toute philosophique :

Je n'avais même goûté qu'imparfaitement les tendresses de la nature, car ma mère était philosophe jusque dans ses caresses et son affection. Je pouvais me compter au nombre de ces enfants malheureux à qui leurs parents n'ont jamais souri. (p. 107-108)

La mère apparaît, dans le premier livre de *Cleveland*, tout à la fois omniprésente et intouchable : en lieu et place d'un corps qui se dérobe à tout contact, l'enfant ne peut manier que des livres, qu'il est accoutumé à « feuilleter » à peine ses mains ont-elles la force de les soutenir (p. 44)...

Comment justifier une « éducation négative » soucieuse de préserver l'enfant du monde et de sa corruption en dehors de tout horizon religieux ? C'est à ce paradoxe redoutable, on le sait, que Rousseau sera confronté avec l'*Émile*, s'efforçant d'y répondre notamment en combinant l'isolement (d'ailleurs relatif) de l'enfant et l'apprentissage du monde sensible. Mais cette absence de fondement religieux dans la pédagogie d'Élisabeth Cleveland est, dans le roman de Prévost, sans doute moins la cause que le signe de sa perversion. En mettant à l'épreuve de la fiction une telle entreprise pédagogique, le roman prévostien s'inscrit paraît s'inscrire, en réalité, dans le vaste mouvement d'interrogation mené par les Lumières sur les pouvoirs de l'éducation (corrélatif de la diffusion de l'empirisme lockien) et sur les ambiguïtés potentielles et les fondements libidinaux de la relation pédagogique. Ce que laisse entendre le roman de Prévost, semble-t-il, c'est qu'à s'enfermer avec un enfant dans une caverne en ne lui laissant entre les mains nul objet que des livres, on risque fort de produire une sorte de monstre. N'est-ce pas d'ailleurs cette crainte d'être monstrueux que l'on retrouve exprimée à maintes reprises dans le discours de Cleveland⁵⁷ ? Sorte de Don Quichotte au féminin qu'aurait rendu folle la lecture assidue des Stoïciens et de Malebranche, Élisabeth Cleveland peut apparaître aussi comme une lointaine ancêtre de Frankenstein et la caverne de Rumney Hole comme un laboratoire de l'origine. Mais la force et la singularité du roman de Prévost est sans doute de donner à lire cette monstruosité dans le récit de celui qui, contrairement à la créature imaginée par Mary Shelley, reste à jamais inapte à proférer une parole de révolte contre son « créateur ».

Christophe MARTIN

⁵⁶ « Je fis réflexion que, n'ayant plus rien à attendre du monde, il fallait me former de nouveaux goûts, et chercher ailleurs les plaisirs qu'il me refusait » (p. 69). Nous soulignons.

⁵⁷ « Non, non, m'écriai-je, je ne suis point un monstre qui déteste les créatures de mon espèce » (p. 73) ; « Je suis tout différent des autres hommes, je suis un monstre, comme je l'ai pensé autrefois » (p. 109) ; « Un homme aussi infortuné que moi n'est-il pas une espèce de monstre dans la société des autres hommes ? » (p. 500) ; Madame lui déclare d'ailleurs au livre 6 : « je serai bien aise de voir quelquefois auprès de moi une espèce de monstre comme vous » (p. 525).